

La revue des mondes imaginaires

BIFROST

N°88

Greg Egan :

LES TEMPS FUTURS



Sommaire

► Interstyles

- La Dernière plume 6
Matthew KRESSEL
- La Vallée de l'étrange 24
Greg EGAN

► Carnets de bord

BALLADES SUR L'ARC

- Objectif Runes : les bouquins, critiques & dossiers 64
- Le coin des revues,
par Thomas Day 104
- Paroles... d'illustrateur : Philippe Caza
par Erwann Perchoc 106
- Paroles de... libraire : d'Azathoth à Temps futurs
par un client chrononaute 110

AU TRAVERS DU PRISME : GREG EGAN

- Greg Egan : une conversation,
par Karen Burnham 114
- La fin des certitudes...
par Philippe Boulter 132
- Greg Egan divisé par Quarante-Deux,
par Org 143
- Axiomatique, Radieux, Océanique :
l'intégrale raisonnée des nouvelles de Greg Egan
par Thomas Day 152
- Futurs diffractés et perspectives orthogonales :
un guide de lecture eganien 159
- Bibliographie des œuvres de Greg Egan,
par Alain Sprauel 171

SCIENTIFICTION

- Des roues dans l'espace,
par Roland Lehoucq 180

INFODÉFONCE ET VRACANEWS

- Paroles de Nornes : pour quelques news de plus,
par Org 188
- Prix des lecteurs :
appel au vote 191

Editorial

« **Une fois de plus,** et plus que jamais, nous croulons sous les piles de manuscrits français à lire ! Chers auteurs amateurs, nous vous aimons bien et nous ne voudrions pas vous décourager. Mais, dans le meilleur des cas, même si votre texte génial était reconnu pour le petit chef-d'œuvre qu'il est, il lui faudrait attendre des années avant de paraître dans la revue, en raison de l'embouteillage au portillon. Alors... reconvertissez-vous, recyclez-vous, lancez-vous dans la culture de la pomme de terre.

C'est sain et c'est rentable. » Paru en avril 1974 dans le numéro 244 de la revue *Fiction*, alors dirigée par l'incomparable Alain Dorémieux, ce petit encadré fit grand bruit à l'époque, très grand bruit, même, au point qu'aujourd'hui encore certains vieux contempteurs aigris l'évoquent toujours, des larmes de sang plein les yeux...

Or il se trouve que plus de quarante années après ce savoureux cri du cœur, par un effet miroir implacable, nous, en *Bifrosty*, des nouvelles francophones, figurez-vous qu'on en manque — un constat qui va bien au-delà des pages de *Bifrost*, assurément, mais ceci est une autre histoire ; et quand je dis on en manque... ce dont on manque,

pour être précis, ce ne sont pas des nouvelles francophones, ce sont de *bonnes* nouvelles francophones... On en tiendra pour preuve la liste des textes publiés dans nos pages en 2017, liste dressée en toute fin du présent numéro pour l'appel au vote du Prix des lecteurs de *Bifrost*, et qui fout rien moins que la trouille : trois textes

(dont une reprise de Jean Ray !) éligibles cette année. *Trois textes !* D'aucuns parleraient de bilan famélique, et ils auraient raison ; le pire, depuis la création de la revue, sans doute aucun. Et un constat des plus douloureux pour un support qui, à ses origines, refusait par choix la publication d'auteurs anglophones, convaincus que nous étions (jeunes et fous !) de la possibilité de publier une revue viable destinée à

la seule promotion des auteurs d'expression française — un parti pris éditorial que nous n'avons même pas tenu deux ans, faute de grain à moudre de qualité, et qui fut qui plus est très mal perçu par certains commentateurs de l'époque, Jacques Baudou, dans *Le Monde*, considérant par exemple notre volonté du « tout francophone »

comme un manque d'ambition : un comble... Or, voici que vingt ans après, la réalité nous rattrape, et on en vient à se demander, par un autre effet miroir somme toute cocasse, s'il ne va pas falloir nous résoudre à ne publier que des traductions et oublier les auteurs francophones — un autre comble. Le problème est double. Nous recevons

peu de nouvelles — 79 soumissions à fin septembre depuis le début d'année pour *Bifrost*, contre 553 romans proposés aux éditions du Béalial'. Et la qualité de ces dernières est si médiocre qu'on ne peut raisonnablement tabler au-delà d'un taux de publication d'un pour cent cinquante textes reçus en moyenne. Si on ajoute à ces soumissions spontanées les « commandes » passées par la rédaction à certains auteurs confirmés (dans le cadre d'un dossier, par exemple), on arrive, non sans peine, à trois

ou quatre textes publiables par an. Sauf à revoir notre grille critique, notre niveau d'exigence — ce qui ne se produira pas —, il nous faut davantage de soumissions. J'engage donc ici tout auteur, débutant ou confirmé, à redoubler d'efforts et à nous proposer leur production. Des textes investis, habités, peuplés de vertiges propres à

secouer le genre — de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace ! Vous serez refusé une fois, deux fois, davantage, peut-être, mais vous progresserez, vous apprendrez et, *in fine*, vous serez... *lu*. Par deux à trois mille personnes — soit le

volant des ventes moyennes d'un numéro de *Bifrost*. Nous ne cessons, au fil de nos sommaires, de promouvoir des auteurs étrangers inconnus en France — Elizabeth

Isirotib3

Bear, Dale Bailey, Matthew Kressel sur la seule année passée, Carolyn Ives Gilman dans une prochaine livraison... On crève de ne pouvoir proposer leurs pendants francophones ! Où se trouve la relève de la génération d'auteurs des années 90/2000, ceux qu'on appelait « *la nouvelle SF française* », une génération dorée pourtant éclore alors qu'il n'y avait pour ainsi dire plus de revues spécialisées dans l'Hexagone, plus d'anthologies, plus de recueils ? Le sommaire du présent numéro est un sommaire 100% anglo-saxon. Si les choses continuent de la sorte, il y a fort à parier que cette anomalie se reproduise : un double non sens à nos yeux, tant au regard de la profession de foi initiale de la revue qu'en terme de coûts éditoriaux liés aux frais de traductions. D'autant que cette fameuse liste de textes éligibles au Prix des lecteurs de *Bifrost* 2017 nous dit autre chose : nous ne publions plus assez de nouvelles, il faut étoffer les sommaires de fictions. Ces dernières années, nos dossiers n'ont cessé de gagner en taille, passant d'une moyenne de 100 000 signes à plus de 200 000 — 225 000, hors fiction, pour Greg Egan. Ce travail est essentiel, bien entendu, tant il est sans pareil en France (des dossiers comme ceux consacrés à Richard Matheson, Neil Gaiman, Thierry Di Rollo, Pierre Pelot ou encore Ray Bradbury, n'ont aucun équivalent). Mais il se fait au détriment de la place allouée aux nouvelles. À titre d'exemple, sur le présent numéro, les fictions inédites occupent à peine plus du quart de nos pages. Nous devons remonter autour de 35, 40% en moyenne pondérée sur l'année, pouvoir proposer des sommaires à trois textes minimum, quatre dans l'idéal, parfois cinq — et au moins un auteur francophone à chaque fois. Il y a peu, Dominique Martel me disait avoir la solution : « *C'est pas compliqué, il faut publier cinq Bifrost par an.* » Je l'ai enjoint à prendre la direction de la revue tout en lui faisant remarquer qu'en dessous de trois heures de sommeil par nuit, je manquais de ressort ; sa réponse se fait attendre... Nous réfléchissons à diverses solutions susceptibles de permettre de proposer des sommaires riches de davantage de nouvelles. Rien n'est encore arrêté mais le cap est fixé. Et vous nous connaissez suffisamment pour savoir que nous nous y tiendrons... Rendez-vous est pris pour 2018 !

Olivier Girard



Vous êtes déjà abonné à **BIFROST**? Parrainez l'un de vos amis (ou ennemis !) et recevez l'énorme **DANSES AÉRIENNES** de Nancy Kress, recueil qui fait le point sur une œuvre SF incontournable, soit onze nouvelles, dont quatre novellas, sélectionnées par Quarante-Deux et traduites par Pierre-Paul Durastanti !



Option 1

Je suis déjà abonné et je parraine un pote pour un an (5 n°) à compter du n°89 ; je reçois gratos les bouquins de **Nancy Kress** aux éditions du Béal', parce que la SF, la vraie, c'est le kiff.

Je joins un chèque de 45 € plus 7 € de participation aux frais de port, soit **52 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)*, et je vous refile sur papier libre mon adresse et celle du nouvel abonné.

Option 2

Je ne suis pas encore abonné, ma vie est une vallée de larmes. Aussi je m'abonne à compter du n°89, je reçois gratos cet énorme pavé signé Nancy Kress, et m'en retourne baguenauder dans le monde de demain. Je joins un chèque de 45 € plus 7 € pour les frais de port, soit **52 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)*, sans omettre de vous renvoyer le coupon ci-dessous ou mon adresse sur papier libre (c'est la fête, vous êtes beaux, ma vie prend sens : je cours nu dans la jungle urbaine !).



Merci de libeller les chèques à l'ordre de :

Le Béal'

50 rue du Clos

77670 SAINT MAMMES, FRANCE

Pour l'étranger, les règlements sont à effectuer par mandat international uniquement, ou CB via notre site Internet www.belial.fr

* offre valable jusqu'à la parution du *Bifrost* n°89, le 25 janvier 2018.

NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE

COURRIEL DÉCLARATION D'AMOUR

Interstyles



Greg Egan
Matthew Kressel

.....

Matthew KRESSEL

Àgé d'une trentaine d'années, Matthew Kressel a publié à ce jour une vingtaine de nouvelles et un premier roman, *King of Shards* (en 2015). Des textes qu'on a notamment pu lire en VO dans Lightspeed Magazine, Clarkesworld, Interzone ou encore Apex Magazine. Issu d'une famille juive pratiquante, il a grandi à Long Island et vit désormais à Brooklyn. Il partage son temps entre l'écriture, l'édition (il est le fondateur de Senses Five Press, un éditeur small press qui publia notamment la revue Sybil's Garage jusqu'en 2010, ou encore l'anthologie manifeste d'Ekaterina Sedia *Paper Cities: An Anthology of Urban Fantasy*, volume lauréat du prix Nebula en 2009), et ses activités de web designer. Il va sans dire que le texte que nous vous proposons ici est sa première publication en France...

La Dernière plume



AU MATIN, lorsque je soulève ma chaussure, je trouve un bébé lézard mort en-dessous. Il gît sur le dos, le ventre translucide et rose, les organes visibles. Peut-être que j'ai marché dessus en rentrant à pied chez moi sous les étranges étoiles éparses. Peut-être qu'il a rampé sous ma chaussure afin d'y chercher son dernier souffle durant mon sommeil. Voici donc une feuille d'un arbre génétique au million de branches qui jamais plus ne se déploiera. Voici donc un minuscule animal sur une planète grouillante de vie.

Une brise souffle, apportant des odeurs de sel et d'algues. Haut dans le ciel, un oiseau s'élève dans ce vent d'est. Je ramasse le lézard que je vais enterrer au pied d'un palmier. Je le rejoindrai bientôt. Je ne saurais prétendre que je n'ai pas peur.

« Il n'y a de spatiaux mollassons que les poètes », dit le proverbe, vérité gênante que chaque voyage dans les étoiles me rappelle. Je me suis aventuré jusqu'à Ardabaab par vaisseau-pensée, un express au départ de Sol Centraal ; et pendant cinquante minutes tortueuses — voire un million d'années raccourcies ; les deux angles se conçoivent — les paysages mentaux gargantuesques de galaxies mortes depuis belle lurette m'ont torturé l'esprit, tandis que des vagues successives de bardos hallucinogènes noyaient mon identité, mon unité dans l'espace-temps. Même les pilotes, tous des mentshen aguerris, ont reconnu que le trajet était l'un de leurs plus difficiles. Bien que je n'aie guère foi dans les divinités, j'ai sauté à terre pour embrasser le sol brun à l'odeur âcre dès notre incorporation et j'ai loué tous les noms sacrés de ma connaissance, car (a) j'avais peut-être croisé ces êtres ineffables durant notre traversés des abîmes stellaires et (b) je savais que je n'emprunterais jamais plus un quelconque vaisseau-pensée : j'étais venu sur Ardabaab pour mourir.

J'ai pris un aérocar pour gagner la maison. Tandis que nous survolions des champs de sucre de canne courbés par la brise, il a dit de sa voix désincarnée : « Avec votre neural éteint, vous courez un risque faible mais accru d'accident. Même si Ardabaab est sûr — on n'a pas connu d'incident violent depuis quatre-vingt-quatre ans —, par sécurité, le Nous local conseille aux hôtes de laisser tous leurs canaux ouverts. » Cette voix m'évoquait vaguement mon épouse décédée depuis longtemps. Il en usait à dessein : les Nous locaux sont de vrais petits salauds.

« Merci, mais je préfère rester seul.



– Bon, a-t-il répliqué avec une note dédaigneuse, il est de mon devoir de vous prévenir. »

Le véhicule m'a déposé devant la maison, un bungalow bleu trapu près de la plage, qu'enserraient des champs de canne ébouriffés par le vent et de grands palmiers. Quarante minutes plus tard, étalé sur la grève déserte, je regardais le soleil d'Ardabaab, une naine rouge d'un rose de sucre candi à cette heure, frôler une mer turquoise, la plus tranquille que j'aie jamais contemplée. Pour quelqu'un comme moi, né sur une station, le spectacle était magnifique.

La brise soufflait. Au loin, des lueurs scintillaient sur les flots. Je souriais. J'avais atteint ma destination. Au stylo sur du papier, j'ai gri-bouillé avec frénésie :

Chapitre 23. L'arrivée.

À sa descente du paquebot-pensée, Yvalu s'agenouilla et embrassa le sol. De sa main en coupe, elle cueillit un peu du sol fertile de Muandiva, aussitôt avalé — une pincée de cet instant de joie qu'elle transporterait à jamais en elle. Merci Shaddai, elle était arrivée.

Un lézard la frôla. Des inconnus lui adressaient des clins d'œil et des sourires. Radieuse, elle se redressa, sautilla sur place, éclata de rire. Ubalo avait foulé ce monde, voire posé le pied sur la riche terre noire dont elle gardait le goût suave sur la langue. Ubalo qui l'avait amenée sur Argysol où ils avaient regardé les trois étoiles, chacune d'une teinte différente, se lever au-dessus des mésas étagées de l'Échelle de Jacob et projeter des paysages épanouis d'arcs-en-ciel changeants sur le désert ; Ubalo, qui avait traversé la galaxie pour aller chercher un minerai rare dont Yvalu avait dit en passant qu'elle l'appréciait durant un après-midi par ailleurs des plus oubliable ; Ubalo, dont les yeux brillaient comme Sol et le sourire rayonnait comme Sirius. Elle aurait souffert mille milliards d'enfers mentaux pour pouvoir lui tenir la main une fois de plus.

J'ai continué d'écrire jusqu'à finir le bloc-notes. Lorsque j'ai relevé la tête, le soleil s'était couché ; des constellations nouvelles aux couleurs ténues clignotaient. Faute de lune, j'écrivais sous leur pâle lueur depuis des heures.

Tôt le lendemain matin, après avoir enterré le lézard, je vais au café de plage Halcyon avec une thermos de Keemun et quatre bloc-notes supplémentaires au fond de mon sac. Je ponds vingt pages de plus



tandis que les servoplateaux en suspension utilisent ma thermos pour me servir tasse après tasse de thé noir. Mais quand des touristes exubérants venus de Sayj s'assoient près de moi et se défoncent au point de m'assourdir, je descends au bord de l'eau.

Je regagne mon coin de la veille au soir, une anse privée, à l'écart de tout, sauf de la mer. Là, je travaille sous le soleil brûlant ; reconnaissables à leurs mains polydactyles et leurs yeux violets, des autochtones me proposent du cérébro, des neurogreffons et des célébios, à légalité variable.

« J'ai du bouddha. » La passante interrompt mon train de réflexions.
« Des premiers temps, 'vant la crise. »

Frustré, je serre les dents. Ça coulait bien. « Merci, mais je préfère mes propres pensées.

– Bon. » Le sable crisse sous ses pas traînants. « Pouvais pas savoir sans d'mander. »

Je retourne à mon bloc-notes :

Yvalu eut beau poser la question à la ronde, nul n'avait entendu parler d'un mentsh dénommé Ubalo. Lorsqu'elle soumit son message au Nous local, l'esprit répondit, non sans une certaine froideur : « Cette transmission provient presque à coup sûr de Muandiva, pourtant je n'ai rencontré aucun individu doté de ses traits parmi mes quatre mille milliards de nœuds. À l'évidence, celui que vous cherchez, Yvalu, n'est tout simplement pas ici.

– Où est-il, alors ? demanda-t-elle, au bord des larmes. Où est-il ? »

Et le Nous local répondit en des termes qu'elle n'avait jamais entendu aucun d'eux employer : « Je regrette, Yvalu. Je n'en ai pas la moindre idée. »

Je termine un chapitre, puis un autre ; avant que j'entame le troisième, une ombre s'étend sur mon feuillet et une voix pointue m'interrompt.

« Qu'est-ce que tu fais ?

– Je n'achète rien.

– Je ne vends rien. »

Je lève les yeux. Une enfant debout devant moi éclipse le soleil. À en juger par sa petite stature, elle est de la planète. Elle a des cheveux bruns coupés courts et six doigts effilés à chaque main. Même si le soleil m'aveugle, la lueur pourpre de ses yeux me prend par surprise ; je halète. Je lève la main pour abriter mon visage. Sans cet éclat, son regard adopte le violet de l'arc-en-ciel. Il me fascine au point que j'oublie ce qu'elle m'a demandé. « Pardon ?

– Qu'est-ce que tu dessines ?

– Ce n'est pas du dessin, ça.



– C'est quoi, alors ?

– Ça ? » Il me faut une seconde. « De l'écriture.

– De *l'écriture*. » Elle remâche le mot et s'avance. « Ça, c'est un *stylo*, ça, du *papier*, et ton écriture, c'est du *cursif*. Freylik, alors ! » Elle éclate de rire.

De toute évidence, elle vient de wikier ces mots, mais elle a une joie contagieuse et je souris. Il y a longtemps que je n'ai pas croisé quelqu'un qui ignore ce que sont un stylo et du papier. Et il y a quelque chose dans sa voix, sa cascade de rires, qui m'évoque ma fille morte depuis longtemps.

« Qu'est-ce que tu écris ?

– Un roman.

– Un *roman*. » Pause wiki. Nouveau sourire. « Prektik ! Mais... » Ses narines se dilatent. « Pourquoi tu ne projettes pas dans ton neural ?

– Parce qu'il est éteint.

– Éteint ? » L'idée semble lui répugner.

« Je préfère le calme.

– MOI AUSSI ! s'égosille-t-elle en se laissant tomber auprès de moi dans un geyser de sable. Tu t'appelles Reuth Bryan Diaso, citoyen de Ganesha City, Mars. Né sur la base Google de Natarajan, orbite de la Terre, sous une gravité terrienne standard. Tu as quatre-vingt-onze ans de Sol, deux cent quatre-vingt-treize ans de Shoen. Salut ! »

Un instant, je me persuade que cette gamine d'Ardabaab a entendu parler de Reuth Bryan Diaso, auteur de quatorze romans et quatre-vingt-sept nouvelles, mais bien entendu ce qu'elle a recueilli est de notoriété publique. J'imagine avec envie le temps où on connaissait les écrivains d'un bout à l'autre du Système solaire, où on les accueillait comme des dignitaires de mondes lointains. De nos jours, les mentshen n'admirent que les greffeurs et les senseurs qui partagent à l'infini leurs expériences dénuées de substance avec leurs milliards d'abonnés fervents. Non, je n'ai aucun besoin de ressentir l'affreux dilemme qu'éprouve la duchesse Ardbeg lorsqu'elle ignore dans quelle ville martienne elle ira faire ses besoins de l'après-midi, merci.

« Je m'appelle Poisson ! » L'exubérance de la fillette me tire de ma rêverie décadente.

« Poisson. » Je teste le nom. « J'aime bien. Ravi de faire ta connaissance, Poisson. » Je tends la main, sans savoir si le geste participe des coutumes locales.

Elle m'ignore pour se tourner vers la mer. « Les voilà. »



Dans le ciel au-dessus de l'eau, un énorme poisson-ballon plonge depuis l'espace — énorme météore tueur de planète, incandescent dans sa réentrée, suivi d'un panache de fumée. Une crevasse lui fend le visage, une bouche gigantesque qui s'ouvre au cours de sa chute : la bête va tous nous dévorer. Je prends Poisson par le bras, prêt à fuir, quand le souvenir me vient : il ne s'agit pas d'un monstre, mais d'une graine.

Le poisson-ballon ralentit son piqué ; le tonnerre roule sous l'effet de cette décélération. Il redresse sa course, frôle la surface, enfouit sa vaste gueule et, soulevant d'énormes vagues, recueille des mégalitres d'eau. Le ventre plein, il décrit une courbe pour remonter dans le ciel en hurlant. Sa bouche se referme, traînant de longs rubans d'eau, d'écume et d'animaux marins en surplus qui retombent dans la mer.

Il gémit tandis qu'il accélère vers les bardos infernaux de l'espace-pensée et le Hors Nouveau afin d'aller ensemer les mers vierges d'un monde lointain. Il diminue vite, sans cesse, jusqu'à disparaître. Lorsque je sors de ma stupeur, Poisson a disparu. Au lieu de son bras, je tiens une serviette froissée. Près de moi, une dizaine de petites empreintes de pas se dirigent vers la mer.

Un bestiau a mis au jour la tombe — rat, oiseau, singe, difficile à dire. En tout cas, il a négligé le lézard, que des fourmis rouges ont entrepris de disséquer ; le chaud soleil matinal tanne sa peau qui devient du vieux cuir. J'envisage de l'enterrer à nouveau, mais les animaux du coin paraissent savoir quoi en faire, si bien que je laisse le cadavre en l'état.

Poisson me surprend sur la plage cet après-midi-là. « Je ne comprends pas. »

Je lève les yeux de mon bloc. La voir m'emplit d'une joie inattendue. « Qu'est-ce que tu ne comprends pas ? »

– Pourquoi écrire des romans ? Vous pourriez projeter vos rêves dans un neural.

– Je pourrais. Mais les rêves sont crus, non-filtrés. Et ça m'a toujours donné l'impression de tricher. En écrivant, on doit travailler sur ses idées. »

Ma réponse paraît la déconcerter davantage. « Mais enfin, vous pourriez la *dicter*, votre histoire. Pourquoi chercher la difficulté ? »

– Autrement dit, pourquoi utiliser un stylo ? »

Elle s'assoit près de moi et me transperce de son regard violet. « Exactement.



– Tiens. » Je lui tends un de mes stylos de rechange, puis je tire de mon sac un bloc-notes vierge. « Essaie et dis-moi ce que tu ressens. »

Elle tient le stylo comme un couteau pointu ; il y a bien longtemps, tous les stylos étaient des couteaux. « Je ne sais pas quoi faire.

– Presse le bout sur la page et décris des cercles. »

Elle tente le coup. Ses yeux s'écarquillent. « Ooooh, c'est marrant !

– Tu n'as jamais gribouillé ?

– Jamais avec un stylo. »

Je laisse les crissements sur le papier et le murmure des vagues m'hypnotiser jusqu'à ce qu'un souvenir surgisse : ma fille qui griffonne à la table de la cuisine par un matin ensoleillé ; ma femme qui polit ses sculptures sur bois dans la pièce voisine ; moi qui les écoute travailler, comblé. Puis je reviens au présent et je retourne à mon bloc.

Un jour où, allongés côte à côte sur la plage étincelante d'Oopré, ils admiraient un défilé de comètes dans le ciel, Ubaldo avait prononcé une phrase qu'elle avait gardée en tête malgré les abysses toujours plus vastes de la distance qui les séparait.

« Tu imagines ce que la première personne à trouver une tombe a dû éprouver ? Voir la terre retournée, sentir l'odeur d'humus ? Quand sa curiosité humaine l'a amenée à cette découverte inévitable d'un corps placé au repos ? A-t-elle compris ce qu'elle voyait ? Était-ce la première fois qu'un humain connaissait la tristesse de la race entière ? Qu'il s'avisait que, malgré nos aspirations aussi élevées qu'infinies, nous menons une existence finie, dotée d'un terme ? »

À la relecture, je déteste le passage que je viens d'écrire. Trop cérébral. Il ne fait pas progresser le récit. J'arrache la page, je la froisse en boule et je la jette dans la mer. Près de moi, Poisson a dessiné sur son bloc le vaisseau en forme de poisson-globe venu écoper ici.

« Ouah, Poisson ! Incroyable ! » Je ne dis pas ça pour la flatter. Elle est très douée. Le niveau de détail me stupéfie.

« Nan. » Elle arrache la page et la jette dans la mer.

« Hé ! Pourquoi tu as fait ça ?!

– Je ne sais pas. Pourquoi vous avez jeté *la vôtre* ?

– Parce qu'elle... n'était pas parfaite. »

Elle me regarde, ses yeux violets plissés brillant tels deux lasers, puis elle se lève, laisse tomber le bloc dans le sable et me rend le stylo. « Faut que j'y aille. » Avant que je puisse l'arrêter, elle s'éloigne sur la plage d'un pas nonchalant.



Une vaguelette pousse son papier froissé vers moi. Je m'aventure dans l'eau pour le récupérer. L'encre a déteint, mais l'essentiel subsiste.

De retour dans mon bungalow, je l'étales sur la table de ma cuisine afin qu'il sèche. À ma grande surprise, l'encre délavée améliore l'image : on croirait que le poisson-globe bondit de la page vers l'espace.

Plus tard, comme je suis masochiste, je vérifie mon état de santé. Cinq semaines, avec de la chance. Je ferais mieux de me mettre au boulot. À la place, je me mets à boire.

J'avais un bon coup dans le nez hier soir avant d'aller me coucher ; quand on frappe à ma porte juste après le lever du soleil, il me faut un moment pour réagir. Quand je finis par ouvrir, Poisson entre aussitôt, chope une orange sanguine dans le fabricant, se laisse choir sur le sofa et me lance : « Vous avez fait tous vos bouquins à la main ?

– Et encore aujourd'hui. » Je tire du fabricant mon thé noir. Il me faut de la caféine pour soutenir une conversation.

« Mais c'est un travail immense.

– Et aussi un plaisir immense. J'aime sa réalité physique, l'odeur des pages, le sentiment que m'apporte le fait de tenir un livre.

– Vous tracez chaque lettre, vous imprimez chaque page *à la main* ?

– Oui.

– Et tout le reste ? »

Je bois une grande gorgée de Keemun. « Pas tout, non. Le fabricant fournit la presse d'imprimerie et les caractères mobiles. À part ça, j'ai composé, imprimé et relié tous les exemplaires de tous mes livres.

– Mais... » Elle semble au bord de l'explosion. « Je ne comprends toujours pas *comment* ! »

S'il y a un trait qui caractérise les écrivains au long de l'histoire, c'est une infinie capacité à toujours tout remettre au lendemain. Je dois terminer mon livre au plus vite — en quelques semaines —, mais la perspective de la voir devenir mon apprentie me plaît plus que tout depuis des décennies.

« Poisson, si tu veux bien, j'adorerais te le montrer. »

Son visage se fend d'un sourire aussi large que celui d'un poisson-globe.

Poisson est une éponge. Je ne plaisante pas. Il suffit de lui montrer un truc une fois pour qu'elle se le rappelle. Et sans recourir à son neural — en ma compagnie, elle l'éteint. Elle dit qu'elle veut savoir ce que ça fait d'être écrivain.



Par le passé, j'attendais d'avoir terminé mon livre pour le composer, mais là, outre le problème évident du temps qu'il me reste, le projet me réjouit trop. On dégage les lits de la chambre inoccupée du bungalow et j'ordonne au fabricant d'y installer la grande presse d'imprimerie. Sa structure en bois et en fer a une délicieuse odeur d'antiquité. Le pan de mur sous les hautes fenêtres de la pièce devient notre espace de travail. Même si Poisson n'a jamais vu d'écriture cursive avant la mienne, elle met moins d'une journée à en maîtriser les spécificités. Avant le coucher du soleil rose d'Ardabaab, elle recopie d'une main assurée vingt pages de mes pattes de mouche avec le stylo-plume qu'elle a obtenu du fabricant.

« Yvalu et Uballo sont rad dingues l'un de l'autre, dit-elle.

– En effet.

– Vous avez déjà été amoureux, Reuth ?

– Quelques fois.

– C'est comment ? »

Je prends le temps de réfléchir. Il y a mille réponses, mais aucune de vraie. « Qu'est-ce que tu préfères par-dessus tout ?

– Regarder par la fenêtre de ma chambre sous-marine les poissons changer de couleur pendant que le soleil se lève », répond-elle aussitôt.

L'image de Poisson, les yeux brillants dans la lumière matinale, campée devant sa fenêtre à regarder nager les nombreuses espèces marines d'Ardabaab me met le sourire aux lèvres. « Être amoureux, c'est comme voir à tout instant la beauté en celui ou celle que tu aimes. Ça fait aussi un mal de chien, parce que l'amour finit par passer et que la vie après l'amour est morne et grise.

– Oh. » Elle se tasse un peu sur elle-même. « Oh.

– Je suis désolé. » Je secoue la tête. Je me fais l'effet d'un abruti. « Je n'aurais pas dû dire ça.

– Non. » Elle se redresse. « J'ai pas peur de la vérité. Je veux tout savoir. »

Je veux lui expliquer. Je veux tout lui dire. Ce ne sont pas les choses importantes qui vous manquent, mais les petites, comme le bisou que votre fille vous piquait sur la joue avant de filer au lit ou les morceaux de pain secs que votre femme laissait sur le rebord de fenêtre pour voir les hirondelles venir manger. Leurs morts me hantent toujours, des dizaines d'années plus tard, et je rêve encore de ma femme endormie auprès de moi, si bien que je me réveille en sursaut, haletant. Mais au lieu de tout ça, je lui lance : « Tu as bien le temps, va », et je m'approche pour inspecter son travail.



Sur son bloc-notes, à côté de mes mots retranscrits, elle a dessiné une femme aux longs cheveux noirs bouclés, aux grands yeux intrigués, une gemme scintillante enchâssée dans le nez, la gemme pour laquelle Ubalo avait parcouru des années-lumière.

« Yvalu ?

– Vous la reconnaissez ?

– C'est fantastique, Poisson.

– Vous trouvez ?

– Poisson, j'ai une nouvelle idée. Tu veux illustrer mon livre ? »

Sans wiki, elle paraît perplexe. « *Il-lut-ce-trait* ?

– J'aimerais que tu dessines certaines scènes. On pourrait donner comme instruction au fabricant de les convertir en lithographies et les imprimer avec le texte.

– Mais je ne suis pas bonne.

– Non, tu n'es pas bonne. Tu es stupéfiante. Si tu le permets, j'utiliserai cette image d'Yvalu en couverture, pour que les gens voient ça en premier. »

Elle me dévisage ; ses yeux violets me transpercent. Puis elle détourne le regard et reprend la parole dans un souffle, ou presque. « Mais... qui va le voir ? »

J'éprouve un pincement de cœur. Un des faits qu'elle a tirés du wiki, c'est que mon lectorat a décliné au fil des ans, au point que la dernière personne à avoir requis un de mes livres imprimés est un spécialiste en antiquités terriennes sur Bora qui l'a scellé sous plastique et mis en réserve ; ainsi, cet exemplaire servirait aux générations futures d'exemple de livre papier. Autant que je sache, l'antiquaire n'avait aucune intention de le lire. Ça se passait voici douze années de Sol.

Poisson se tourne vers moi. « Reuth, j'adorerais *il-lut-ce-trait* votre livre. »

Du coup, nos deux rires fusent.

On se met au boulot. Chaque jour, Poisson arrive juste avant le lever du soleil et on passe la matinée à composer, un processus lent et laborieux dont j'aime pourtant tous les aspects. Je lui montre comment tenir le composteur et les brucelles, laisser du jeu dans la rangée, utiliser les lingots, déplacer son pouce afin de maintenir les caractères à mesure qu'on en ajoute, bien justifier et espacer, placer des cadrats en tête et en fin de ligne par sécurité.

On imprime quelques cahiers en guise de tests. À force d'ajustements et de corrections, on se retrouve les mains et le visage tachés d'encre.



L'après-midi, après la pause et le repas léger, Poisson se retire dans son coin pour choisir dans mon livre des scènes qu'elle dessine ensuite, pendant que je continue de pondre de nouvelles pages sur mon bloc-notes. Elle adore ce qu'on fait, elle a le rire facile, même quand on commet des erreurs, et sa joie est contagieuse. Je n'ai pas connu un bonheur pareil depuis des lustres, au point que je souris moi aussi, sans raison.

Poisson dessine : la cascade de lumière de l'Échelle de Jacob sur le désert ; un gros plan des yeux d'Ubalo, tristes et braves, plissés par le temps ; un vaisseau-pensée qui fonce au travers d'un enfer-bardo en traînant dans son sillage les mauvais rêves de ses passagers ; un défilé de comètes sur le ciel étoilé ; la main qu'Yvalu, désespérée, tend pour attraper une feuille morte qui tombe. Plus d'une fois, je surprends la gamine à écrire ses propres mots, mais elle prend toujours soin de ranger son bloc avant que je puisse y jeter un œil.

Pour ma part, mes mots coulent avec plus de facilité que depuis des années.

Après des jours de mûre réflexion, Yvalu sut qu'il y avait une seule raison pour laquelle Ubalo l'avait appelée d'au-delà des abîmes ; elle sut pourquoi il ne pouvait pas être là pour l'accueillir. Il y avait une seule raison pour laquelle il avait effacé des archives planétaires toutes les preuves de son existence. Il l'avait faite venir non pour l'amener vers lui, mais pour l'éloigner d'autre chose.

Il l'avait amenée ici pour la protéger.

Mes phrases, quand je les relis, me réchauffent le cœur. Il y a des moments, quand j'écris, où je crois tenir peut-être mon meilleur livre, mon grand-œuvre. Depuis le temps, je devrais me méfier de telles impressions, mais le sentiment refuse de se dissiper. Il faut toutefois que je finisse dans les délais.

Il fait chaud, cet après-midi-ci, alors que Poisson et moi, absorbés par notre créativité, travaillons à l'opposé l'un de l'autre dans la pièce. La voix nous fait sursauter.

« Dolandra ! Oh ! Merci, Mitra ! »

Une femme se tient devant la fenêtre. Même de l'autre bout de la pièce, l'éclat furibond de ses yeux violets brille plus fort que le soleil. Elle a la même forme de visage, le même nez que Poisson.

« Je t'ai cherchée toute la journée !

– M'man ! » La gamine lâche son bloc-notes en se levant d'un bond.



Je gagne la porte d'entrée pour ouvrir à la femme, mais elle me toise comme si j'étais un démon venu dévorer son âme et reste plantée dehors. « DOLANDRA ! » hurle-t-elle.

Poisson détale, me contourne au passage et déboule sur le gazon. Tandis qu'elle va se camper auprès de sa mère, tête baissée, j'avise les taches noires qui souillent sa chemise et ses mains. Je ne peux me défendre d'un accès de culpabilité, même si je sais que je n'ai rien fait de mal.

« Pourquoi tu as éteint ton neural ? demande la femme avec un regard en coin vers moi. Qu'est-ce qui t'a pris, ma fille ?

– Je... Je dessine, m'man. »

La mère me fusille de ses yeux au laser. « Je sais où vous trouver. N'essayez plus d'approcher de ma fille, bordel, ou je vous montre comment fonctionne la *véritable* justice sur Ardabaab. » Elle attrape Poisson par le devant de la chemise et l'entraîne sans ménagement sur le sentier qui rejoint la mer. Avant qu'elles tournent au coin d'un champ de canne à sucre, Poisson jette un regard en arrière.

Je lui fais au revoir de la main, car j'ai l'impression qu'on se voit pour la dernière fois.

Sans son exubérance, le bungalow est très calme. J'essaie d'écrire sur la véranda, mais je me retrouve à griffonner des barbouillages qui ne valent pas ses dessins d'art. Je vais sur la plage chercher l'inspiration qui me visitait les premiers jours dans l'espoir que Poisson revienne se laisser choir dans le sable auprès de moi, mais je ne trouve que le vent, des mouettes en vol plané et, parfois, un vaisseau qui dérive dans le ciel. Pour forcer mon inspiration, j'achète un neurogreffon de Gardni Johner, le fameux saut en parachute d'Encelade où elle a fait un accroc à sa combinaison sur un rocher et failli mourir, mais tout ce que je récolte, c'est une crise de vertige. Le soir, je bois en scrutant les dessins, dont je suis du doigt les traits délicats, déplorant l'absence de leur auteur. Mes mots restent taris. Je suis aussi sec qu'une carcasse de lézard en plein soleil.

Celle-ci gît encore dans le jardin, réduite à sa peau. Même les fourmis ont gagné des rivages plus goûteux. Le vent et la pluie l'ont tourneboulée, mais elle s'attarde dans les parages comme pour me confier un secret.

« Je sais, lui dis-je. Je sais. »

Il y a six jours que Poisson est partie et j'ai écrit moins trois mille mots (un total négatif : j'ai jeté deux chapitres) quand, pour la première fois depuis mon arrivée, j'active mon neural. Je réclame une combinaison



monopièce au Nous. Après qu'il m'a donné les instructions de sécurité habituelles (toujours avec la voix de mon épouse morte, le salaud), je descends sur la plage.

J'ai trouvé l'adresse d'une Dolandra Thyme Heurex sur le wiki local ; mon neural me guidera jusque chez elle. Tandis que le soleil brûlant se hisse au-dessus des flots placides, je patauge dans la mer turquoise. J'ai déjà nagé en monopièce, mais mon cœur bat la chamade lorsque je m'immerge enfin. Des nageoires me poussent aux pieds et aux mains, puis des rayures noires et jaunes apparaissent sur la combinaison afin d'imiter une espèce planétaire.

Il y en a beaucoup. Leur nombre et leur palette de teintes vives me coupent le souffle. On jurerait qu'un dieu ancien a lâché son esprit créatif sur la toile de l'océan. Des éventails de corail écarlate et or battent tels ceux des geishas d'antan. Intrigués, des barracudas me considèrent avant de s'éloigner à toutes nageoires. Des bancs de poissons jettent des éclairs sous le soleil alors qu'ils filent hors de portée de mes mains baladeuses. Au loin, une paire de grands dauphins inspecte une éponge sur le fond.

La maison de Poisson se situe dans un groupe de dômes bleu gris par vingt mètres de profondeur. Je nage jusqu'à la porte et j'essaie la sonnette.

« Qui est là ? » Je reconnais la voix de la mère.

« Havair Heurex ? C'est Reuth Bryan Dyaso. J'aimerais vous parler de votre fille.

– Je vous ai prévenu !

– Écoutez, je n'ai rien fait de mal et je ne viens certes pas m'excuser. Votre fille est une artiste suprêmement douée. Je suis écrivain...

– Pardon ?

– Écrivain. »

Une pause wiki. « Continuez.

– La vérité, Havair Heurex, c'est que votre fille et moi sommes devenus amis. Je respecte votre décision de la tenir éloignée de moi, puisque vous ne me connaissez pas du tout, mais je tenais à ce que vous sachiez son talent. J'ose espérer que vous la soutiendrez, que vous ne la détournerez pas de sa vocation artistique. »

Le canal audio reste ouvert, mais silencieux.

« Bref, c'est tout ce que je voulais vous dire. Au revoir, Havair Heurex. »

Un bip. Communication coupée. Je m'appête à repartir à la nage quand le côté du dôme frémit : un panneau coulisse. Une entrée, à mon intention.

du coin : Jeanne-A Debats et Pierre Bordage. Bon vent à cette toute jeune maison, en tout cas.

● En mai dernier, l'Atalante lançait « **La Petite Dentelle** », une gamme de lingerie leur collection poche, nouvelle corde à l'arc de l'éditeur nantais bien connu que d'aucuns (dont nous !) attendaient depuis un moment, tant une telle collection semblait évidente au regard de la gestion du catalogue grand

format de la maison. Après six titres censés étayer le lancement printanier, quatre nouveaux romans complètent désormais cette nouvelle collection : **Or Not to Be** de Fabrice Colin, **La Plaie** de Nathalie C. Henneberg, **Plaguers** de J.-A Debats, et « **Honor Harrington** » T.3, **Une guerre victorieuse et brève**, de David Weber (soit trois bouquins dudit Weber sur les dix premières livraisons proposées par « La Petite Dentelle »...).

► Aux urnes 5, le retour du retour du retour : prix des lecteurs de Bifrost 2017 !

● Lors du millésime 2016, 149 lecteurs abonnés avaient participé à l'élection des meilleurs récits publiés dans les pages de nos quatre livraisons annuelles (sur un volant d'abonnés compris entre 900 et 950 personnes). Cette fois, l'objectif est clair : atteindre un taux de participation d'un sur cinq, soit plus de 180 votants. « *Quand c'est impossible, c'est plus long* », nous dit l'incomparable Donald Westlake. Un adage éprouvé depuis un bail en Bifrosty tant il est vrai que côté ténacité, on en connaît un rayon... Comme chaque année, un petit rappel des principes en cours s'impose. Inspiré de celui défendu par la revue américaine *Asimov's Science Fiction*, notre **prix des lecteurs** vise à récompenser le meilleur récit publié dans nos pages au cours de l'année passée. Deux catégories : nouvelle francophone et nouvelle étrangère — c'est tout. Ce prix est doté de 500 €, manière de bourse d'encouragement et de soutien qui sera remise au lauréat du seul texte francophone, étant considéré que les nouvelles étrangères publiées dans *Bifrost* ne sont pas le fruit d'un travail éditorial mené avec leur auteur, mais un simple reprint de l'édition VO (on le dit, on le répète et personne n'est dupe : il est surtout question de nous faire économiser les 500 balles en question — sans parler d'avoir à envoyer cette somme à un auteur mort depuis 30 ans [si Jean Ray gagne, on est mal !] ou aussi peu dans le besoin qu'un Stephen King...). Le résultat des votes sera promulgué dans notre n°89, ainsi que sur nos sites (< www.revue-bifrost.fr > ou < www.belial.fr >), blog (< blog.revue-bifrost.fr >), facebook et forums associés. Qui peut voter ? Les abonnés de *Bifrost* et seulement eux (les 900 personnes évoquées plus haut, donc). Et ce jusqu'au 20 décembre inclus de l'année en cours (2017), ce qui laisse plus de deux mois pour lire les nouvelles au sommaire du présent numéro... Comment voter ? Par voie postale à notre adresse (Bifrost, 50 rue du Clos, F-77670 Saint Mammès) ; par email (revuebifrost@gmail.com) ; directement via la page de notre site dédiée au prix des lecteurs de *Bifrost* : < <http://prix-deslecteurs.belial.fr> >. Pensez, avec votre vote (un seul choix par catégorie), à nous communiquer votre adresse afin qu'on puisse vérifier la validité de votre abonnement (tout vote sans adresse sera refusé).

✓ Liste des nouvelles éligibles au titre de meilleure nouvelle francophone 2017 :

- « *Proscenium* », de Thierry Di Rollo (in *Bifrost* 85)
- « *Carnaval, l'Aire Tripartite* », de Laurent Genefort (in *Bifrost* 86)
- « *L'Histoire de Marshall Grove* », de Jean Ray (in *Bifrost* 87)

✓ Liste des nouvelles éligibles au titre de meilleure nouvelle étrangère 2017 :

- « *Ligne de marée* », d'Elizabeth Bear (in *Bifrost* 85)
- « *Le Fardeau* », de Ken Liu (in *Bifrost* 85)
- « *En dépit des apparences* », d'Eric Brown (in *Bifrost* 85)
- « *Journal d'un monstre* », de Richard Matheson (in *Bifrost* 86)
- « *Avec ses yeux* », de Liu Cixin (in *Bifrost* 87)
- « *La Fin de la fin de tout* », de Dale Bailey (in *Bifrost* 87)
- « *La Vallée de l'étrange* », de Greg Egan (in *Bifrost* 88)
- « *La Dernière plume* », de Matthew Kressel (in *Bifrost* 88)

Comme chaque année, deux votants seront tirés au sort et recevront une sélection de bouquins offerts par nos éditeurs partenaires, soit, pour cette année : **Danses aériennes** de Nancy Kress au Béalial', **Le Cinquième principe** de Vittorio Catani chez la Volte, **Few of Us** de Luvan chez Dystopia Workshop, et **La Cinquième saison**, de N. K. Jemisin chez J'ai Lu « Nouveaux millénaires » (soit pas loin de 80 € de bouquins offerts). À vous de jouer, donc : bougez-vous et défendez vos auteurs préférés !

Petite remarque digressive : le présent numéro de *Bifrost*, au sommaire 100 % anglo-saxon, nuit bien entendu à la diversité des textes francophones éligibles cette année. Problème aggravé par le fait que des trois textes concernés, l'un est une très grosse novella (le texte de Genefort occupant de fait, et à lui seul, la quasi totalité du sommaire fictionnel du numéro dans lequel il se trouve publié). Un souci qui nous renvoie à notre éditorial, tout en espérant que les choses changeront d'ici l'année prochaine...

This is the end...

La revue *Bifrost* est éditée par les éditions du Béalial'
Sarl sise au 50 rue du Clos, 77670 Saint Mammès, France
Tél : 01 64 69 53 00 - Fax (qui marche plus) : 01 64 69 53 02
email : revuebifrost@gmail.com

site : www.revue-bifrost.fr – blog : <http://blog.revue-bifrost.fr>

Directeur de publication : Philippe GADY

Rédacteur en chef : Olivier GIRARD

Secrétaire de rédaction : Pierre-Paul DURASTANTI

Comité littéraire :

Pierre-Paul DURASTANTI, Olivier GIRARD et Erwann PERCHOC

Ont collaboré à ce numéro :

Maëlle Alan, Étienne Barillier, Bertrand Bonnet, Philippe Boulier, Karen Burnham, Philippe Caza, Pierre Charrel, Thomas Day, Martinique Domel, Pierre-Paul Durastanti, Claude Ecken, Greg Egan, Frasier, Philippe Gady, Raphaël Gaudin, Pascal Godbillon, Karine Gobled, Ellen Herzfeld, Éric Jentile, Olivier Jubo, Matthew Kressel, Amaud Laimé, Roland Lehoucq, Laurent Leleu, Sam Lermite, Jean-Pierre Lion, Gaëlle Marco, Dominique Martel, Org, Bruno Para, Erwann Perchoc, Laurent Queyssi, Alain Spraul, Cid Vicious, Nicolas Winter.

Impression :

Nouvelle Imprimerie Laballery - Clamecy (France)

Diffusion - Distribution :

CDE 1 - Sodis

Remerciements :

À l'immense Greg Egan, bien évidemment, quand bien même il nous a envoyés chier dès la seconde question de l'interview qu'on avait entrepris de lui consacrer (non non, on a pas les boules) ; à Mathias « P'tit Poulet » Echenay, parce qu'on y croit tout pareil à lui ; à Quarante-Deux, pour la même chose ; à Erwann Perchoc, officiellement nommé au comité littéraire de la revue, en lieu et place de Gilles Dumay, devenu-grand-chef-alors-maintenant-faut-arrêter-les-conneries ; au Nurofen Flash 400 mg, dont on a fait provision avant le festival des Utopiales ; à Joyce Carol Oates, parce qu'elle a la classe ; au « Highway to Hell » d'AC/DC pour l'accompagnement musical ; et à tous ceux qui nous ont soutenus et nous soutiendront, à commencer par Bénédicte Lombardo et ses provisions ramenées d'Edimbourg, Bowmore et anCnoc en bouteilles d'un litre.

Dépôt légal : octobre 2017 (dernier n° de l'année, bordel !)

Commission paritaire 0518K83171

ISSN 1252-9672 / ISBN 978-2-913039-85-8

Bifrost est une revue publiée avec l'aide du Centre National du Livre (ça se joue maintenant, à vrai dire, du coup, faut voir...).

Les textes et illustrations sont © l'éditeur et les auteurs.

Les documents non sollicités sont mangés par les stagiaires.

(Même si on les lit quand même avant, surtout si c'est des nouvelles !)

Les réalisations passées, présentes et à venir des éditions du Béalial' sont dédiées à la mémoire de notre Paladin et ami Christophe Potier qui, une rouge nuit de juillet, a pris un camion pour un dragon.

Quiconque lit la présente ligne sait que le « lecteur chrononaute » du « Paroles de librairie » de ce numéro, c'est Martinique Domel ! (Ouais, on est comme ça en Bifrosty : on balance !)

